Entretien avec Arturo Pérez-Reverte

« Une génération est morte dans les tranchées »

L'écrivain et ancien reporter de guerre espagnol Arturo Pérez-Reverte, prolifique auteur de romans d'aventures à succès traduits dans quarante pays, a publié le 6 octobre *Linea de Fuego*, son premier roman sur la guerre d'Espagne. L'action, qui se déroule entièrement dans une tranchée imaginaire de la bataille de l'Ebre (1938), met face à face les différents acteurs de la guerre d'Espagne, communistes et phalangistes, femmes et jeunes recrues, intellectuels, ouvriers et paysans, légionnaires et combattants marocains, dans une volonté de raconter, sans parti pris, le sens qu'elle eut pour chacun d'eux. Ou plutôt le non-sens. Une démarche encore controversée dans un pays encore aux prises à une intense bataille des mémoires, mais dont il est fier.

Pourquoi avoir attendu plus de trente ans pour écrire votre premier roman sur la guerre d'Espagne ?

En réalité, j'avais même dit que je n'écrirais jamais de roman sur la guerre civile. Je ne l'avais utilisée qu'en toile de fond dans certains de mes romans, comme *Faco* (Seuil 2018) et *Sabotage* (Seuil 2020) ; Cela me m'attirait pas, me semblait trop vu. Mais le fait que des hommes politiques l'utilisent à mauvais escient m'a fait changer d'avis et, il y a un an, c'est devenu un besoin, je me suis rendu compte qu'il y avait un roman que je n'avais pas écrit et qui était nécessaire.

Quelle est l'erreur que vous percevez dans le récit public de la guerre d'Espagne ?

La guerre civile fut un conflit complexe, où sont intervenus de nombreux facteurs et tensions. Elle ne s'explique pas facilement, et ne se résume pas à une lutte entre les rouges et les bleus, les bons contre les méchants. Tout n'est pas ni tout noir ni tout blanc. Cependant, alors que les derniers témoins directs sont morts, des jeunes générations de politiciens, aussi bien de gauche comme de droite, ont décidé de la raconter à leur manière, en utilisant un discours manichéen. Pour certains, c'est devenu une guerre de quatre généraux, quatre curés et quatre banquiers contre le peuple espagnol. Pour d'autres, une guerre des Catalans contre les Espagnols … Rien de cela n’est vrai.

Presque tous les Espagnols ont eu des grands-parents ou des oncles des deux côtés. Et il y a des paradoxes : dans ma famille, mon père, mon oncle et mon grand-père étaient d'une famille bourgeoise de la haute société méditerranéenne, et pourtant ils ont lutté du côté républicain. Alors que mon beau-père, qui était un jeune paysan pauvre aux idées de gauche, a lutté avec les nationaux parce que la guerre l'a surpris en zone nationale ...

Pour raconter ce que vous pensez être la vérité de cette guerre, vous avez décidé de situer l'action lors de votre dernier roman lors de la bataille de l'Ebre. Pourquoi ?

Pour emmener les lecteurs dans les tranchées aux côtés de leur grand-père, leur oncle, leur père et leur faire voir l'aspect humain de la guerre civile lorsqu’on l'évoque, on parle essentiellement de la répression dans l'arrière-garde, des représailles, des fusillés, qui sont bien réels. Mais on oublie aussi qu'une génération entière a été détruite dans les tranchées de l'un ou l'autre camp. J'avais besoin d'une bataille qui soit assez forte pour refléter l'horreur de la guerre civile. La bataille de l'Ebre a fait à peu près 20 000morts ! Imaginez combien d'ingénieurs, d'architectes,

de scientifiques, d'avocats, de musiciens ou d'écrivains perdus pour l'Espagne dans cette batailla absurde qui a duré trois mois et demi. Je dis absurde car elle se déroule en 1938, à un moment où la République ne croit plus qu'elle va gagner. C'est une bataille sanglante pour rien, dont le seul objectif est de retarder la fin de la guerre, en espérant que d'ici là l'Europe réagisse. Mais il n'y a pas de victoire militaire possible.

Vous vous êtes beaucoup documenté pour écrire votre roman. Cependant, vous choisissez d'inventer un bataillon, la 11ème brigade mixte républicaine et un lieu,* Castellets de Segre, *qui n'ont jamais existé. Pourquoi ?

Je voulais tout concentrer sur dix jours de combat dans cette tranchée. Tout ce que j'ai lu, je le transporte là, afin de donner plus d'intensité à la narration et d'y suivre des personnages qui représentent les différents camps de la guerre civile.

Y compris des femmes...

De ce que savent les historiens, aucune femme n'a participé à la bataille de l'Ebre, en tout cas pas dans sa première phase. Cependant, j'avais besoin de femmes dans mon roman pour une bonne raison : elles sont les grandes victimes de la guerre civile. En trois ans, elles ont perdu un siècle d'évolution sociale et sont redevenues de simples épouses et mères soumises à leur mari, leur confesseur, leur famille ... J'avais besoin de raconter ce que ressentaient des femmes, lucides, conscientes que perdre la bataille signifiait perdre cent ans de progrès. C'est pour cela que j'ai créé une unité de transmission dans le camp républicain qui n'a jamais existé, avec des personnages féminins qui incarnent des femmes qui, elles, ont réellement vécu.

On retrouve aussi des brigadistes internationaux, des combattants marocains enrôlés par Franco....

Cependant les brigadistes ne sont plus les volontaires enthousiastes des premières années, mais des combattants internationaux éreintés par la guerre, fatigués de voir mourir autour d'eux tant de compagnons malades, désireux que cela finisse. Ils ont perdu la foi.

Les marocains, eux, sont de la chair à canon, des hommes qui par la suite ont été oubliés et marginalisés …

…..et les jeunes de la* Quinta del biberón *(la « classe du biberon »), enrôlés par les républicains comme par les phalangistes....

Ce sont des enfants encore. Ils sont nés en 1920. ils avaient 17 ou 18 ans, et leurs mères les emmenaient par la main jusqu'à la porte de la caserne, avec leur sandwich emballé dans du papier journal. Beaucoup d'entre eux sont morts. Ils étaient l'avenir de l'Espagne. Une génération détruite.

Quand on regarde la guerre de loin, il est évident qu'il existe un camp légitime, celui de la République, et un camp illégitime, celui de Franco. Mais quand on s'approche, il ne reste que des êtres humains, des enfants de 17 ans. Et quelle différence y avait-il entre un jeune de 17 ans anarchiste, communiste ou phalangiste ? Tous ne se trouvaient pas dans le camp qui correspondait à leurs idées. Ils étaient parfois là par hasard, parce qu’ils étaient nés au mauvais

endroit. Cela dépendait souvent de leur entourage, des amis, de l'école, de la famille. Ils n'étaient ni meilleurs ni pires.

Je ne les compare pas idéologiquement, mais humainement. Or, dans une tranchée, il n'y a pas de différence, les seules valeurs qui restent, ce sont la faim et la soif. Dans l'arrière-garde, c'est différent : la répression contre les civils est facile à raconter en termes de bons et méchants, et c'est pour cela que presque tous les romans se situent à l'arrière. Sur le front, ce sont des soldats qui se battent d'égal à égal, qui s'insultent d'une tranchée à l'autre, s'échangent des cigarettes.

Votre histoire familiale est-elle source d'inspiration ?

Bien sûr. C'est mon histoire que je raconte. La guerre, on me l'a racontée. J'ai pu l'entendre directement de ceux qui y ont participé et j'ai lu de nombreux témoignages. Je suis plutôt un homme dur, mais quand je lisais les archives, je ne pouvais éviter de m'émouvoir en imaginant mon père, appelé au front à 18 ans, ou mon oncle, volontaire à 16 ans, par goût d'aventure, pas par idéologie.

Mon père a survécu grâce aux hasards de la guerre. Il était sur le chemin pour participer a la bataille de Peñarroya, en août 36, quand un commissaire politique lui a demandé s'il avait fait des études : il avait besoin au quartier général de quelqu'un qui sache écrire. Dans son bataillon, presque tous sont morts.

Mon oncle, lui, a lutté pendant trois ans, a été blessé, a participé à la bataille de Peñarroya et aussi à la bataille de l'Ebre. Il en est revenu sergent à 19 ans, mais il aurait aussi bien pu combattre dans le camp national, d'ailleurs il avait voulu partir avec la Division Azul (les volontaires partis combattre aux côtés des nazis contre l'Union Soviétique). Mon grand-père l'en a empêché. Il était dans la marine. Il est resté fidèle à la République, a été emprisonné, jugé puis relâché car il n'avait pas commis de crime. Sa carrière a été détruite.

Mais vous n'avez pas grandi dans la rancœur ?

J'ai été élevé dans une famille de républicains, de perdants de la guerre, mais j'ai été éduqué dans une culture européenne plus que seulement espagnole. Et j'ai grandi avec le désir et le besoin de comprendre.

Je cherche à être impartial, pas équidistant. Je ne me situe pas à la distance du camp républicain que du camp national. Mais être impartial signifie être capable d'écouter l'adversaire, avec lucidité, de s'intéresser à lui et de lui donner la parole. Je sais que l'extrême droite comme l'extrême gauche vont haïr mon roman, parce qu'ils ont besoin de dire que l'autre était le diable. Mais non, l'ennemi était notre voisin. De nombreux romans partisans, et excellents, ont été écrits....Pour ma part, j'ai voulu raconter les deux camps dans la même histoire.

Vous dites que c'est cela qui distingue votre roman de ce qui a été écrit jusque -là....

Je crois que j'ai lu tout ce qui s'est écrit sur la guerre civile. De grands écrivains espagnols l'ont très bien dépeinte, avec réalisme et sens de la narration, mais ils ne racontaient que leur camp, pas l'autre. A droite, il y a Rafael Garcia Serrano et Agustin Foxa, dont « *Madrid, de Corte a checa* » est excellent. Dans le camp républicain, Max Aub, Ramón J. Sender et Arturo Barea sont à mon sens les plus grands romanciers. Et puis, au-dessus d'eux, il y a le journaliste et écrivain Manuel Chaves Nogales. C'était un homme de gauche, mais il était horrifié aussi bien

par la droite que par la gauche, un peu comme Miguel de Unamuno. Il avait autant peur des assassins des milices carlistes et de la Légion que des miliciens analphabètes de la République. Il a quitté l'Espagne et écrit « A feu et à sang », un livre dont le prologue est un véritable chef d'œuvre, qui devrait être étudié dans toutes les écoles tant il explique parfaitement ce que fut la tragédie espagnole. Disons que l'ombre de Chaves Nogales plane sur mon roman....

Ces écrivains que vous mentionnez ont évité de donner une vision romantique et héroïque de la guerre...

Il n'y a que les crétins qui ne l'ont pas faite qui ont dépeint la guerre civile comme romantique. Ce sont surtout des étrangers, comme Ernest Hemingway ou André Malraux. Je respecte beaucoup Hemingway, c'est un écrivain immense, mais il n'a pas d'autorité. Il nous vend une guerre civile romantique qu'il s'invente. Quelle guerre a-t-il vue ?

Je sais ce qui lui est arrivé, parce que je l'ai vécu. Hemingway a fait du tourisme de guerre pendant quelques jours, a vu de jolis filles, le bon vin, les hôtels, les beuveries. Je l'ai fait aussi, j'ai moi-même été reporter de guerre, avec un billet de retour dans la poche, en Yougoslavie, au Liban, en Angola, au Mozambique, au Salvador....une guerre comme cela, c'est une aventure et de l'émotion. Mais après, Hemingway s'en est allé chez lui alors que les soldats, eux, sont restés dans les tranchées, et cette guerre-là n'avait rien de romantique. George Orwell, lui, n'a pas donné cette vision romantique, pour une bonne raison : lui a combattu.

Cela fait de George Orwell une référence plus importante de la guerre d'Espagne....

Orwell est un exemple : il est venu comme volontaire, il a combattu contre les fascistes, il a lutté, tiré des balles, il n'est pas venu trois jours sur le front pour se faire prendre en photo. Puis, à cause des rivalités entre communistes et trotskistes, ses propres compagnons ont voulu le tuer. Son superbe ouvrage « Hommage à la Catalogne » raconte bien la folie que fut la guerre d'Espagne.

Les nationaux n'ont pas seulement gagné la guerre parce qu'ils ont reçu l'aide d'Hitler, mais aussi parce qu'ils avaient une organisation militaire disciplinée où il n'y avait pas de discussions. C'était une efficace machine de guerre qui agissait parfois de façon criminelle ? Au contraire, du côté républicain, il n'y avait pas d'unité de combat mais de nombreuses Républiques : communistes, socialistes, anarchistes s'opposaient, discutaient, se menaçaient et s'entretuaient. Lorsque les communistes ont tenté de créer l'armée populaire de la République pour lui donner une unité, il était déjà trop tard.

Selon vous, un bon écrivain de la guerre civile doit-il avoir combattu ?

A l'évidence, chez ceux qui ont combattu, il n'y a pas de vision romantique. L'écrivain américain Alvah Bessie aussi a combattu. Ou l'anglais Peter Kemp, qui a lutté dans le camp des nationaux, avec les légionnaires. Garcia Serrano était un combattant. Augustin de Foxa a vécu le Madrid assiégé. Que dire de Max Aub et de Ramón J. Sender, qui ont aussi lutté. Ou Arturo Barea qui a dû s'exiler. Aucun d'eux n'a montré de romantisme parce qu'ils ont vécu la guerre.

Ce romantisme a fait beaucoup de mal, car il a donné une image totalement fausse de la guerre. Je le dis en connaissance de cause : j'ai été de ces touristes de guerre, et je n'en suis pas fier. Mais je ne dirai jamais que la guerre est romantique. Au Salvador, j'ai été aux côtés des jeunes révolutionnaires, c'était une guerre extrêmement cruelle. Peu importe la noblesse de la cause....

Votre expérience comme reporter de guerre vous a servi...

J'ai été reporter de guerre durant vingt et un ans, j'ai couvert dix-huit guerres dont sept guerres civiles. Je crois de mon obligation comme citoyen, mon plaisir comme écrivain et ma mission comme être humain sont d'expliquer qu'il existe des endroits très dangereux où il est très facile d'arriver. Et le prix, ce sont toujours les mêmes qui le paient : des jeunes qui brûlent leur et leur jeunesse. Si toutes les guerres sont terribles, les guerres civiles sont les plus infâmes, parce que les gens se connaissent. Ils tuent un voisin, un ami, quelqu'un qui parle la même langue, qui a étudié dans la même école, qui fume le même tabac, qui a grandi en écoutant les mêmes chansons. Dans une guerre civile se mêlent la rancœur envers celui que l'on connaît et une forme de complicité aussi. C'est ce voisin qui va vous dénoncer, voler, mettre en prison, et c'est plus douloureux que lorsque c'est un étranger, un ennemi qui parle une autre langue, avec lequel il est plus dur de s'identifier.

Vous semblez défendre de nouveau une forme de réconciliation entre Espagnols ?

Je sais que mon roman va être beaucoup lu et qu'il aura de l'influence. J'espère que mes lecteurs termineront le livre en pensant ; « *Son grand-père et mon grand-père n'étaient pas si différents comme on veut nous le faire croire* ». Je suis content de l'avoir écrit. J'en suis fier.

Vous parlez comme si vous craigniez une nouvelle guerre civile...

Pas du tout. C'est impossible. Le contexte est très différent : en 1936, c'était une Espagne analphabète, soumise à de nombreuses tensions, aux curés, aux grands propriétaires terriens, prise entre le fascisme et le communisme. Ce qui m'inquiète, ce sont les idéologies déconnectées de la réalité. A l'extrême gauche comme à l'extrême droite, des politiques ineptes ressuscitent la guerre civile pour tenir un discours facile.

Ne reste-t-il pas des blessures à guérir, comme celles des républicains encore enterrés dans des fosses communes ?

Je dirais plutôt des injustices à réparer. Bien sûr qu'il faut pouvoir permettre à chacun d'honorer ses morts et de sortir ses grands-pères des fosses communes. Personne ne peut être contre cela à part les fanatiques. Mais cela ne justifie pas le discours qui cherche à classer les gens comme héritiers de Franco ou de Staline, des fascistes ou des communistes....Mais savent-ils de quoi ils parlent, ces jeunes qui utilisent le mot « fasciste » à tort et à travers ?

Votre roman se termine par un épilogue aussi amer que la déception qui transparaît dans votre vision de la politique espagnole actuelle....

Raconter ce qui est advenu à tous les personnages principaux est une façon de souligner que tout cela n'a servi à rien. Le berger est retourné dans ses montagnes, l'ouvrier à son atelier, les uns sont morts à Argelès-sur-Mer ou à Auschwitz, d'autres se sont exilés au Mexique. A part Franco et son entourage, et les nazis pour qui cela a été l'essai parfait de ce qu'allait être la seconde guerre mondiale, personne d'autre n'a gagné cette guerre. Tous ceux qui ont lutté durant ces trois années de souffrance, de mort et de douleur ont perdu....

Propos recueillis par Sandrine Morel, correspondante, à Madrid et publiés dans Le Monde (Hors-Série intitulé Guerre d'Espagne, une passion française) novembre 2020